

Marc Delplanque

Lettre « ouverte » à une fillette de huit ans

Il y a de cela à peu près deux ans, j'étais à une soirée chez des amis lorsque, à brûle-pourpoint, leur fille cadette, âgée de huit ans, me tire par la manche et, avec l'aplomb d'un enfant que l'on peut encore penser innocent ou plutôt naïf, me lance :

« Dis, c'est quoi la psychanalyse ? »

Je dois reconnaître que, sur le champ, je ne m'en suis pas très bien sorti et, plus embarrassé qu'à l'aise, me suis contenté de m'en tirer comme j'ai pu, botter en touche, en quelque sorte, lui affirmant, après un léger suspens, que le fait de m'avoir posé cette question était bien plus important que la réponse que je pouvais lui faire ! Sans doute, mais quand même !

Je t'écrirai lui ai-je promis, en partant.

Quelques mois plus tard je me suis efforcé de développer une réponse que j'ai cherché à adapter à cette correspondance singulière dans une lettre ouverte que l'on pourra lire ci-dessous.

Serait-elle, cette lettre, susceptible de livrer à Virginie quelques données essentielles sur une question à laquelle il me semble que je pourrais fort bien ne jamais finir d'essayer de répondre ?

Lavardac, le 11 avril 2009

Chère Virginie,

Tu te souviens, n'est-ce pas, l'autre soir, chez tes parents, de la question que tu m'avais posée à propos de la psychanalyse ! Peut-être te souviens-tu aussi de mon embarras à te répondre ?

Par cette lettre que j'ai trouvée peu commode à rédiger et que je tiens à laisser ouverte à d'autres lecteurs, je vais essayer de te répondre et cette fois, sans détours.

Il m'est venu de te raconter une petite histoire, assez étonnante, dont j'ai été le témoin et le partenaire privilégié.

Cette histoire et ses commentaires ont l'avantage de te montrer au plus près, c'est-à-dire dans l'expérience ou dans le vif du sujet en question, certains enjeux essentiels qui relèvent justement de la psychanalyse.

Ceci étant dit, accroche-toi quand même, car, j'ai beau vouloir dire les choses le plus simplement possible, ce n'est pas pour autant très simple ni à

décrire ni à... comprendre ! Cependant, si tu y penses encore, tu pourras toujours me relire dans cinq ans voire même dans dix ! Et puis, peut-être qu'on pourra en reparler, à l'occasion.

Pour l'instant, dis-toi que la psychanalyse peut fonctionner un peu comme un jeu de piste ou encore comme une enquête (pas forcément policière) : il faut choisir un cheminement ou avancer des explications qui sont des hypothèses. Ces hypothèses peuvent rebondir sur de nouvelles questions ou... tomber à plat. Dans ce dernier cas de figure, on abandonne la piste pour en essayer une autre.

Mais voici mon histoire.

Un jour — il y a longtemps, une bonne trentaine d'années déjà — m'est littéralement tombé sous les yeux un billet écrit par un enfant de ton âge, tiens. Mais il s'agit d'un garçon, âgé de presque huit ans et que, par ailleurs, j'avais des raisons de connaître assez bien.

Appelons le « Candide ». Je te dirai peut-être plus loin pourquoi je lui donne ce prénom.

Sur son billet était griffonné un texte parfaitement lisible, en dépit de nombreuses fautes d'orthographe ou de grammaire (accord de verbes, mots écrits sur le mode phonétique, absence de ponctuation, etc.) comme le font les enfants qui ne maîtrisent pas encore toutes les subtilités plus ou moins logiques de leur langue dite « maternelle ».

Le texte est bref, trois lignes, et je te recommande vivement de les lire plusieurs fois, pour t'en imprégner. De mémoire, le voici, corrigé :

L'enfant jouait dans la cour
tout à coup il vit un monstre
il ne savait pas que c'était son père.

Voilà, me suis-je dit, un texte qui fait beaucoup réfléchir !

Je vais donc développer ici, sous tes yeux, quelques-unes de mes réflexions nourries en partie par les explications que Candide lui-même m'aura apportées.

Première remarque : qui est donc « *L'enfant* » dont il est question au départ de ce texte ?

Eh bien, je pose d'entrée de jeu que c'est de lui-même que parle notre Candide, bien que ce ne soit pas dit explicitement. Candide, dans son texte, se camoufle ou se voile ; c'est dit et ce n'est pas dit. Oui, j'ai été immédiatement persuadé qu'il s'agissait de lui.

Mais si c'est bien de lui qu'il s'agit, alors pourquoi en faire une généralité en écrivant : « *L'enfant* » ? Pourquoi ne pas dire « *Je* » jouais... ?

Peut-être que l'emploi de la généralité indique quelque chose, et ce, à l'insu même de l'auteur de ce petit récit. Disons que « *L'enfant* », ça pourrait être n'importe quel enfant, bien sûr. Et d'ailleurs, de cet enfant il est simplement dit ici qu'il jouait... comme peuvent le faire tous (ou presque tous) les enfants

du monde. Mais il est possible également que Candide, tout en voulant révéler quelque chose d'important le concernant (sinon, pourquoi l'écrire ?) ne tient pas tellement à se faire repérer.

Deuxième remarque générale : manifestement, Candide, *l'enfant qui joue dans la cour*, est un enfant qui s'adresse à quelqu'un et lui délivre un message et, probablement, un message d'importance.

Gageons que cet enfant qui jouait dans la cour a besoin de parler de ce qui lui est arrivé. Ce n'est certainement pas pour rien qu'il en fait le récit.

Et voilà que maintenant il ne joue plus, puisqu'il est en train d'écrire sur une toute petite feuille. Notons qu'il ne dit rien du tout du jeu en question sauf que, au décours de ce jeu, il arrive quelque chose de tout à fait imprévu et dont il prend conscience : « *tout à coup, il vit* ».

En outre, ce qu'il est en train de voir, ça n'est pas n'importe quoi : il s'agit d'« *un monstre* » !

Ce monstre aurait-il à voir avec son jeu ? Ou avec son « Je », avec ce qu'il est, lui, Candide ?

Autres questions d'importance : jouait-il (ou non) tout seul, comme il est probable ?

Serait-ce un jeu solitaire ? Et dans quelle cour ? La cour de la récré ? Celle de la maison où il habite ? De fait, je sais que chez ses parents, chez lui, il y a bel et bien une cour.

Tout ceci reste encore très mystérieux : mystère et... boule de gomme !

N'empêche, me voici, en train d'affirmer que voilà un enfant qui joue vraisemblablement seul, *et dont le jeu* — et peut-être bien que c'est le jeu lui-même — *tout à coup*, lui fait *voir* quelque chose de *monstrueux* !

Que peut-il donc surgir au cours d'un jeu d'enfant, et de façon si visible qu'on ne peut pas le louper bien que cela le dérange ou le trouble ?

Manifestement, c'est une véritable apparition, jusque-là inconnue ou méconnue aux yeux de l'enfant lui-même, pour qu'il arrive à en écrire quelque chose, dans la foulée.

Résumons : quelque chose de monstrueux a surgi au décours du jeu d'un garçon de près de huit ans qui se trouvait seul dans une cour alors que, au départ du jeu, la chose monstrueuse n'apparaissait pas !

Étudions maintenant, et de plus près, l'écriture elle-même de notre jeune voyant.

Candide, rappelons-le, écrit depuis peu. Pourtant, à le lire, il emploie dans la dernière phrase une formulation que l'on peut qualifier de tout à fait étonnante pour son âge ! C'est même, à mes yeux, ce qui constituerait bien la moelle de ce petit récit très ramassé.

Concentre toi sur ce qui va suivre, soit la formule : « *Il ne savait pas que c'était...* ».

Cette curieuse expression vient donc en troisième et dernière ligne. Remarque surtout que c'est une phrase qui se livre *sous une forme négative*. Et c'est dans cette négation même que gît le lièvre (à qui veut bien l'entendre). Quelqu'un ou quelque chose SAIT, a connaissance d'une chose qui ne peut pas se faire savoir autrement que par le refus ou le rejet de ce savoir !

C'est donc *à la fois* reconnu et peu acceptable, voire tout à fait inacceptable !

Ça apparaît comme si ce savoir (présence ou découverte inopinée d'un monstre devenant immédiatement une figure de son père !) *ce n'est qu'au temps de l'écriture — et en le négativant —* qu'il peut se révéler. Ce savoir se manifeste donc, et comme par hasard, dans un temps autre et forcément ultérieur à celui qui est désigné comme étant le temps du jeu dans la cour : les expressions « *L'enfant jouait...* » comme le « *il ne savait pas* » sont à l'imparfait, ce temps du passé utilisé dans un récit comme celui d'un conte de fée : « *Il était une fois...* ».

En somme, l'écriture engendre une sorte de mise en scène de la scène du jeu.

Je pense en effet — et c'est capital — qu'un tel savoir, posé en usant de l'imparfait, fait mémoire *d'un temps antérieur* à ce temps de l'écriture. Et la négativation de ce savoir conduit à supposer qu'il est question de quelque chose qui ne doit pas être facile à admettre ou à digérer. Cependant il se sent tenu d'en écrire quelque chose.

À se demander si l'enfant (un générique, soit, comme on l'a vu, n'importe quel enfant mais... pas lui !) qui jouait est bien — ou pas — le même ou un autre que celui qui tient le crayon pour écrire et décrire la scène ! Les deux réponses sont probablement justes, ou vraies : il s'agit à la fois du même enfant et d'un autre, bien que ce soit toujours de Candide qu'il soit question !

À moins que, autre hypothèse encore, le « sujet Candide » soit déjà posé comme dépassé, ou passé, quand il s'énonce sous la forme de celui qui ne savait pas mais qui, désormais, au temps de l'écriture ne peut pas ne pas savoir : son écriture ou son langage le trahit en masquant quelque chose de son acte !

C'est un peu fort de café, tu ne trouves pas ? Mais de quoi peut-il donc s'agir ?

Eh bien, ce savoir, tout compte fait, consiste à conclure (et même à faire entendre puisqu'il s'adresse à quelqu'un) : « *Mon père est un monstre* ». Et cette conclusion, l'enfant est tenu (*par quoi ou par qui, par quelle crainte ou par quelle frayeur ? Le monstre n'en est-il pas une parfaite figuration ?*) de la poser comme ne le sachant pas. Mais le cours du récit montre que c'est dans un temps encore ultérieur, que le monstre est renvoyé sur le père ou l'image de son père.

Il y a lieu de comprendre que c'est d'abord le jeu même de l'enfant qui mène à la vision d'un monstre. On se propose donc d'indiquer — du fait de la séquence elle-même — que la monstruosité n'est que secondairement projetée sur le personnage du père. Mais au départ, la découverte de cette monstruosité

est une monstruosité qui, c'est le cas de le dire, le REGARDE (cf. le « *tout à coup, il vit* »). Au fond il apparaît que se dessine un lieu ou un monde dans lequel rien ne peut être connu de façon directe : ce ne peut être que re-connu, et encore, reconnu du fait que « l'enfant » se soit adressé à quelqu'un d'autre que lui-même, et ce, par l'acte même d'une écriture, celle qui a consisté à décrire la scène *en masquant un certain nombre d'éléments qu'il s'agit maintenant de mettre au jour*.

Eh bien, Virginie, je crois que tu peux savoir maintenant (et seulement maintenant) que c'est la découverte de cet écart entre deux temps et deux lieux bien différenciés qui, à certaines conditions — dont l'inscription dans le langage — a permis à un dénommé Sigmund Freud, un Autrichien, de poser — au joint du XIX^e et du XX^e siècles — l'existence de ce qu'il a appelé « l'hypothèse d'un champ particulier » qu'il a nommé « L' INCONSCIENT ». Les psychanalystes précisent qu'il faut désormais parler de « *l'inconscient – freudien* » parce qu'ils opèrent avec celui qui est relié à cet inventeur ». Cette découverte, (comme on a découvert l'Amérique) tient à la mise au point *d'une méthode d'exploration* de ce champ dont elle est corrélative. C'est cette méthode qui constitue, tout juste, ce qui est l'essence même de la psychanalyse.

Par exemple, avec Candide, c'est cette méthode qui m'a permis d'insister sur la façon dont il a reconnu *qu'il ne savait pas* quelque chose et d'en déduire qu'il savait quelque chose que j'ai supposé embarrassant pour lui.

Ca va ? Retiens, peut-être, qu'il n'y a pas de découverte de « *l'inconscient freudien* » sans qu'il soit articulé à cette méthode d'investigation et à son inventeur dont tu pourras lire, plus tard, les travaux ; c'est fort intéressant, tu verras !

Je te propose maintenant d'aller un peu plus loin en supposant, par exemple, que c'est bien dans « *la cour des Grands* » — grands auxquels il veut ressembler — que Candide cherche à se situer.

Il est vraisemblable — nouvelle hypothèse — que, troublé par ce qui surgit au décours de son jeu solitaire, Candide perçoit quelque chose de monstrueux qui commençait à se manifester en lui. Et cette chose « *qu'il vit* » est mise au passé simple : c'est du *passé* ; c'est la veille ou, de toute façon, un moment antérieur au temps où il s'est mis à écrire. Supposons encore que cette monstrueuse déformation — *une image, réelle ou pas, puisqu'il est question de voir* — le perturbe et suffisamment pour ne pas vouloir savoir que cette chose est en lui ou surgit de lui ou de son regard.

Essayons de comprendre que c'est dans le même mouvement qu'il reporte cette image sur un attribut extérieur à lui. Et cet attribut doit avoir un rapport avec l'image particulière qu'il a de SON père. Cette image est transformée : c'est désormais un monstre.

On pourrait ainsi dire que Candide, lui aussi, fait partie des enfants qui s'avèrent très tôt concernés par tout ce qui est « *plus grand que lui, lui qui est encore, hélas, un petit* » et peut-être même par tout ce qui est « *monstrueusement plus grand que lui* » à commencer par ce qui échappe à la signification qu'il peut en donner et qui appartient aux « *grands comme papa* » !

Ici, Virginie, je te pose la question : ça m'étonnerait vraiment beaucoup que tu n'aies jamais enfilé les chaussures de ta maman et, de préférence, celles qui ont des talons aiguilles, n'est-ce pas ? Cependant, et sans vouloir jouer les « Madame Soleil », je suis persuadé qu'au décours d'un tel petit jeu — si fréquent chez les filles — jamais tu n'auras aperçu... un monstre. Pourquoi ? Décidément, serait-ce encore un mystère de plus ?

N.B. : J'exclus évidemment ici le cas de figure où, pour le seul plaisir de me contredire, rien que pour me faire marcher, tu inventerais, de toute pièce, que tu as bel et bien aperçu un monstre (dans la cour ou ailleurs) pendant que tu jouais avec les chaussures à talons de Maman !

Et que faut-il en penser ? Je te laisse le soin (et le temps) d'y réfléchir par toi-même !

Quoi qu'il en soit, pour le moment, retenons que cette chose qu'il ne savait pas, Candide n'est donc pas sans le savoir quand même et toute cette histoire aurait à voir avec les processus de croissance, de déformation, de *monstration* même et de génération (son père) ou encore de re- génération bref, avec la VIE qu'il VIT : soit ce qui apparaît, *devant lui*, alors qu'il jouait dans la cour et qu'on ne sait toujours pas à quoi il jouait, ni avec quoi !

Voilà donc où aboutissent quelques-unes de mes réflexions à la suite de la lecture du billet écrit par un garçonnet d'à peine huit ans. En somme, tu vois, je me suis largement soumis à une étude de texte, bien que, ici ou là j'en sois venu, à mon tour, à déformer — et, éventuellement, de façon assez ... « *monstrueuse* » — le texte du billet qui m'était tombé sous les yeux !

Qu'est-ce donc qui m'autorise à faire valoir ces... « *déformations...* professionnelles » au point de te les proposer en lecture ? Est-ce un nouveau jeu qui fonctionne par énigme ?

Tu le vois, cette « *analyse* » n'est donc pas sans soulever d'autres questions à propos de la lecture ou de l'écriture ainsi que de l'usage que l'on peut en faire sans qu'il soit question de pouvoir entraîner automatiquement l'adhésion de tout un chacun. Car chaque lecteur (ou lectrice) a forcément une façon singulière de saisir ce qui est écrit dans un texte. On pourrait dire que la lecture — indépendamment de la langue utilisée, ce qui pose d'autres questions — la lecture installe déjà une véritable « *tour de Babel* », tu sais, cette tour immense que des anciens ont bâtie pour aller là-haut voir comment ça se passe du côté du ciel, c'est-à-dire de Dieu ! Rude leçon, ils en sont descendus en

parlant diverses langues et ne se comprenaient plus ! Bref, comment s'y repérer sans... détailler ?

Retiens, pour le moment, qu'il n'y a quand même pas que ma propre imagination qui fonctionne ; il y a aussi, j'insiste, *la méthode de Freud*, c'est important pour ne pas (trop ?) délirer.

Et voici encore une autre remarque très importante : si ce texte m'est tombé sous les yeux, peut-on dire que Candide, à son insu ou pas, voulait que « je » sois le destinataire de son message, que je le lise, que je sois au courant pour l'aider à comprendre ce qui l'a très probablement fortement ému, voire embarrassé ?

Et pour en faire quoi ?

Vaste problème encore que je laisse pour... une autre fois ; encore que, à cette dernière question, je t'ai déjà apporté quelques éléments de réponse.

Cette remarque pourrait d'ailleurs rejoindre une autre idée : celle qui voudrait que Candide ait tout simplement des raisons — probablement cachées — d'en vouloir à son père, hypothèse (ou mobile) très plausible qui n'a pas encore été examinée jusqu'ici. En somme, il aurait des choses à lui dire et des choses pas très commodes à lui raconter.

Supposons un instant que le but de ce tout petit mot, porteur de tant de choses, ait été écrit pour qu'un père — voire même LE père de Candide lui-même, (après tout, il est écrit « SON père ») — le lise ! Et si Candide ne remet pas lui-même ce message à son père, il pourrait s'agir d'un oubli ou d'une dérivation, mais d'une dérivation qui n'est pas dénuée de significations ou d'intentions ! C'est-à-dire que l'on peut se demander si Candide n'a pas cherché à ce que son billet « *tombe* » réellement sous le regard de son père.

Tu as bien repéré ceci : Candide dit « SON » père : il s'agit bien de celui qui est son père ; il ne s'agit pas de « Monsieur X ou Y », c'est comme père que ce monsieur est concerné.

Toutefois la question se pose de savoir s'il est bien pertinent de lire, comme je l'ai fait, que c'est *en tant que père* — et pas comme « Monsieur Untel » que cet homme — est considéré comme étant un MONSTRE. Autrement dit, confronté à une monstruosité, pourquoi cet enfant n'a-t-il pas d'autre ressource que d'en reporter la figure sur celle d'un ou de son père ?

Et, toujours dans cette perspective, pourquoi diable faut-il qu'un enfant, un garçon de huit ans, reconnaisse SON père sous la figure d'un monstre ?

Et sais-tu bien ce qu'est un monstre ?

Le dictionnaire indique qu'il s'agit d'un être fantastique réel ou fantomatique, faisant partie du monde humain ou animalier, de toute façon un être animé et caractérisé par des *déformations* qui évoquent la laideur ou une horreur susceptible de susciter l'effroi.

Mais au-delà du dictionnaire, il faudrait encore faire la part de la façon singulière ou originale avec laquelle cet enfant tâche d'éloigner ou d'atténuer un

phénomène qui le surprend et qu'il maîtrise mal. Il serait intéressant, tu vois, que Candide décrive lui-même le monstre dont il parle. C'est pour moi l'occasion de te repréciser que j'ai développé dans ma lettre des idées et des hypothèses que j'ai pu entendre à travers les propos que Candide m'a tenus au cours d'un certain nombre d'entretiens avec lui.

Que de questions encore, vois-tu et, pour la plupart, insuffisamment résolues à partir de ces trois petites lignes écrites par un enfant !

Ah oui, à propos, pourquoi donc avoir choisi de prénommer cet enfant : « Candide » ?

Outre le nom donné à un Conte philosophique par un écrivain Français du XVIII^e siècle, un « candide » caractérise un individu ingénu, naïf et simple. Mais, c'est vrai, c'est par boutade que j'ai choisi de nommer cet enfant Candide ! En réalité, j'ai largement laissé entendre que ce « Candide » (et il en est de même pour toi) savait vraiment beaucoup de choses et même des choses qu'il ignorait savoir ou qu'il préférait ne pas savoir bien qu'elles resurgissent dans son discours sans en avoir l'air et comme malgré lui.

Et ces choses qu'il souhaiterait encore ignorer, pourquoi faudrait-il donc les lui « révéler », que diable ! Il faut avoir de très sérieuses raisons pour lui faire avaler ce genre de pilules, comme on dit. Et c'est bien aussi de cela qu'il s'agit : avaler certaines pilules pour ne pas en avaler d'autres qui seraient plus pénibles encore ; bref, ce serait pour que Candide aille mieux ou fasse moins de cauchemars, par exemple !

Or, telle une lettre, il faut bien admettre que son message tel qu'il m'est parvenu est arrivé à un destinataire qui, par le fait même, devient SON destinataire, fût-il provisoire, bien que, « *apparemment* », elle semble n'être adressée à personne, ce qui, tout simplement, n'est pas possible.

Donc je me suis dit qu'il y a tout lieu de croire qu'elle m'était adressée pour un certain usage dont participent les réflexions qui précèdent et que je te transmets. De fait, ainsi sortie de l'ombre, la lecture de ce message n'a pas été sans qu'il en soit tiré quelques conséquences au sujet de Candide lui-même ; quand bien même ces conséquences seraient-elles incomplètes ou insuffisantes.

Il est également vraisemblable que, du fait de ce courrier ouvert que je t'adresse, vous deveniez, toi et tous ceux à qui il me semble devoir adresser ces élucubrations (puisque j'ai souhaité que ta lettre soit « ouverte » à la lecture d'autres destinataires) les nouveaux destinataires de ce message d'un enfant !

Au point où nous en sommes, je crains fort, maintenant, que tu vas trouver toute cette histoire bien compliquée, peut-être même farfelue et, de toute façon, bien difficile à comprendre ! Mais il arrive que des restes de lectures faites pendant l'enfance s'éclairent vingt, trente ou quarante ans plus tard ! Ça me rassure d'y penser et je souhaite fort qu'il en soit ainsi pour toi.

Voilà, Virginie. Il me semble que ça suffit pour aujourd'hui. Peut-être qu'un autre jour je trouverai quelque chose à ajouter ton sujet qui, tu t'en doutes maintenant, m'apparaît quasi inépuisable.

Sur ce, je t'envoie, ainsi qu'à tes parents, mon très affectueux souvenir.

Marc Delplanque